

Filiation et rupture. Philosophie de la transmission

Jean Lombard

Je voudrais dire d'abord combien, dans un temps où la philosophie se trouve si souvent confinée soit dans la spécialisation universitaire soit dans la surexposition médiatique et marchande de la société du spectacle, il est réconfortant de se voir offrir un moment dévolu à la réflexion et une attention philosophique, donc amicale au sens où *philos*, l'ami, figure dans l'appellation même de *philosophie*, la seule discipline à être liée étymologiquement à l'amitié - amitié pour le savoir et amitié entre ceux qui le recherchent.

À la question *Qu'est-ce que la philosophie ?*, justement, Gilles Deleuze répondait qu'elle est « l'art de former, d'inventer, de fabriquer des concepts » mais il ajoutait que c'est une tâche ardue, une conquête de haute lutte. Et il avait pour cela une magnifique formule, il disait « les concepts ne nous attendent pas tout faits comme des corps célestes »¹. Je vous propose ce soir d'en éprouver ensemble la justesse avec la *transmission*, un concept que nous irons chercher dans la philosophie antique, au carrefour de la filiation et de la rupture.

La transmission n'est pas une problématique comme un autre : elle porte en elle la question des origines de la philosophie et de toute l'histoire de la pensée en Occident. À chaque étape du développement de la rationalité, à chaque avancée de la connaissance, s'est posée la question de la coexistence de l'acquis et du neuf, de la confrontation entre le savoir déjà établi et son dépassement dans un *progrès*. Car le savoir a souvent été un obstacle au savoir, nous en avons mille exemples. On connaît l'interminable et angoissante période de la *scolastique*, qui peut s'analyser comme la domination excessive de la filiation sur la rupture, mais comme chacun sait la rupture finira par l'emporter avec la Renaissance, autrement dit quand s'opèrera un retour volontaire à l'âge de la découverte. C'est aussi le sens de l'appel lancé par Descartes dans sa célèbre formule « commencer tout de nouveau ». La scolastique n'est qu'un exemple parmi d'autres de l'inertie mortelle dont toute filiation absolue porte le danger. Mais il y a des excès de la rupture, inversement, et ils sont la symétrie calamiteuse de ceux de la filiation. On l'a vu récemment avec les destructions barbares de monuments et d'œuvres d'art dont l'actualité nous a donné le terrible spectacle, véritable tragédie de la transmission interrompue.

Ce concept de transmission et ceux de filiation et de rupture qui lui sont associés ont en philosophie un caractère originaire. Ils sont attestés dès les *Dialogues* de Platon d'une façon qui peut paraître discrète mais qui n'en est pas moins insistante et qui survient à des moments essentiels. Ainsi, dès la première phrase du *Phédon*, ce dialogue-clé où est fait le récit de la mort de Socrate, Échécrate pose à Phédon cette question: « étais-tu présent toi-même, Phédon, le jour où Socrate a bu le poison ? »². L'interrogation n'a rien d'anodin : il s'agit en fait d'établir une distinction majeure, entre la *vérité apprise* (donc de l'ordre de la filiation) et la *vérité découverte par soi-même* (donc de l'ordre de la rupture). De même, dans le *Banquet*, une image étonnante est utilisée par Socrate pour montrer ce qui fait la différence entre une vraie transmission et un simple transfert. Je vous rappelle la scène. Agathon a invité Socrate à venir s'asseoir auprès de lui afin que grâce à ce voisinage il puisse en quelque sorte mieux profiter de son savoir. À ce qui n'est qu'une plaisanterie banale, souvent faite au moment de placer les convives, Socrate répond très sérieusement : « Ce serait une aubaine, Agathon, dit-il, si le savoir pouvait couler du plus plein vers le plus vide, pour peu que nous nous touchions les uns les autres, comme le fait l'eau quand par l'intermédiaire d'un brin de laine elle coule de la coupe la plus pleine vers la plus vide »³. Agathon exprime là les convictions un peu

¹ G. Deleuze et F. Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Les éditions de Minuit, Paris, 1991-2005, pp. 8-11.

² Platon, *Phédon*, 58 a.

³ Platon, *Banquet*, 175 d.

sommaires des Athéniens qui croient qu'on peut devenir sage par *capillarité* ou par contact, alors que Socrate annonce déjà la problématique complexe de la transmission, qui suppose un processus d'*appropriation*, et donc à la fois une filiation et une rupture, dans un engagement personnel qui est une attitude philosophique.

En effet, chaque démarche que nous faisons pour philosopher comporte nécessairement une part de rupture : rupture pour contester, pour *mettre en crise*, pour *mettre en chantier*, comme disait toujours Jean Desanti, ce qui semble se présenter comme acquis. La philosophie s'est appliquée à elle-même, dès l'origine, les catégories qu'elle avait inventées pour regarder le monde. Elle a d'abord été en Grèce, et à bien des égards elle est demeurée depuis, une vaste tentative pour mettre de l'ordre dans la confrontation des éternels adversaires que sont le changement et la permanence, l'écoulement et la stabilité. Car c'est sur ces couples de notions que la philosophie s'est constituée : d'un côté un monde fluctuant, qui change sans cesse, celui de la pensée milésienne, qui sera chez Platon le *sensible*, de l'autre côté un monde donné une fois pour toutes, immuable, celui du courant éléate, qui sera chez Platon l'*intelligible*. Cette opposition a été la grande interrogation de la première pensée du monde en Grèce.

Je vous propose de l'envisager à partir d'une forme particulière de la continuité qui est la *filiation* et particulièrement la filiation *intellectuelle*, celle qui va du maître au disciple et même, sous un autre rapport, du disciple au maître⁴. Je vais me placer volontairement à l'origine de ce processus, au moment à la fois historique et symbolique du commencement de la série : l'apparition du *premier maître*, c'est-à-dire du maître qui n'a été lui-même le disciple de personne et en même temps sans lequel il n'y aurait pas eu de disciples. Car cet événement absolu bouleverse la chronologie : il n'est pas seulement daté mais il *fait date*, il ne suit pas la temporalité mais il la structure⁵. Et en disant disciples, je pense particulièrement à deux sortes de disciples, le *premier disciple du premier maître qui n'a pas eu de maître* et le *premier disciple du premier maître qui a lui-même eu préalablement un maître*. Je fais évidemment référence à la séquence fondatrice de la philosophie dans la Grèce ancienne : *Socrate, Platon, Aristote*. Socrate, le maître sans maître, Platon, le premier, à tous égards, des disciples de ce maître et qui, devenu maître à son tour, aura pour disciple Aristote, le futur « maître de ceux qui savent » selon la belle formule de Dante qui veut dire le maître de ceux qui d'une certaine façon sont eux-mêmes des maîtres. Cet itinéraire que j'esquisse seulement met en évidence deux phénomènes riches de sens dont doit tenir compte toute réflexion sur la transmission : premièrement, c'est avec la philosophie que s'est installé, à partir d'une conjonction particulière de la rupture et de la filiation, un modèle nouveau et décisif de relation entre un *maître* et un *disciple* ; deuxièmement c'est avec l'avènement de ce modèle qu'inversement est devenue possible puis s'est finalement imposée en Occident la mise sous tension originale des idées, des interrogations et des systèmes conceptuels qu'on a appelée depuis *philosophie*.

Dévoilement et filiation : la transmission dans l'univers pré-philosophique

Remontons donc aux origines les plus lointaines. Acte I, scène I, en quelque sorte. Il y a déjà, dans la Grèce archaïque, une recherche de vérité, une certaine forme de vérité, inséparable du sacré et du rituel. Il existe déjà à cette époque, et je reprends ici le titre du beau livre de Marcel Détiéne, des *Maîtres de vérité*, qui sont l'aède (c'est-à-dire le chanteur d'épopée, le barde), le devin et le roi de justice (certaines cités ou royaumes ont alors des rois *spécialisés*). Chacun de ces *maîtres de vérité* révèle à sa manière l'*Aléthéia*. Le mot *aléthéia*, avec l'*alpha* privatif, désigne la vérité conquise sur la *Léthè*, la vérité comme négation de la *Léthè*. *Léthè*,

⁴ La succession maître-disciple ne sera pas considérée ici dans sa dimension empirique, sous un angle proprement pédagogique, mais en tant qu'articulation de la construction de la pensée et du savoir.

⁵ De la même façon, on désigne les *présocratiques* par rapport à ce qu'ils ont précédé, d'où le titre paradoxal et provoquant du livre de M. Dixsaut et A. Brancacci *Platon, source des présocratiques*, Vrin, Paris, 2002

l'oubli, l'obscurité, le silence, est le mot que nous retrouvons dans *léthargie* – l'ignorance est en effet un sommeil. La vérité archaïque n'est pas quelque chose qui s'établit, selon le modèle auquel nous a depuis habitués la science, mais quelque chose qui *se dévoile*, dans une forme encore passive de transmission, par conséquent. Michel Foucault a très bien montré que le discours vrai était alors « le discours prononcé par qui de droit et selon le rituel requis ».

Et tant que ne sera pas apparu un nouveau régime intellectuel, lié à la promotion de la parole profane, à l'acceptation de principes *rationnels* et à l'institution d'un cadre discursif permettant le dialogue - et on sait que cela n'advient qu'avec la naissance de la cité comme espace politique commandé par le discours – il n'y aura pas de place pour une authentique transmission, pour une vraie relation de maître à disciple. Pourquoi ? Parce que dans cette transmission archaïque ne se trouve aucun élément de *rupture* : la vérité est transmise par révélation, mais avec la révélation ne se transmet pas de capacité de *refus* ou de *modification* de ce qui a été légué en héritage. C'est donc toujours un même trésor, en quelque sorte, dont on distribue des bribes, répétées par ceux qui en sont les gardiens. C'est une chose que par une espèce de grâce spéciale on peut tout au plus *entrevoir*, puis transmettre à d'autres comme en *confidence*. Or, une confidence est un savoir partagé en secret, porteur d'une contradiction éclatante, bien que cachée, entre *dire* et *taire*.

Il n'y a donc pas encore et il ne peut pas encore y avoir de maîtres ni de disciples, ni de transmission authentique, du moins au sens où va les concevoir un peu plus tard la philosophie : il n'y a que des *secrets plus ou moins partagés*. Les écoles d'alors ont la forme de sectes, le mot n'ayant pas encore l'acception péjorative qu'il a pu prendre depuis : l'accès à la connaissance revêt un caractère initiatique et se produit à travers des rites et des secrets. Cette situation perdurera jusqu'à l'évènement qui en marquera vraiment la disparition, et qui est l'invention de *université* au Moyen Âge. Dans la Grèce archaïque donc, en l'absence de la rupture règne la filiation. L'exemple emblématique en est l'école pythagoricienne, société à la fois fermée sur elle-même et ouverte sur l'universel, connue pour multiplier les secrets et les silences⁶. Chez les Pythagoriciens, le mystère a une fonction éminente d'adoration du dieu qui est principe de tout : le noyau central de la métaphysique est à tenir confidentiel, à protéger de la divulgation. « Tout ne peut être dit à tout le monde », dit Diogène Laërce pour résumer ce que Jamblique⁷ appellera dans sa *Vie de Pythagore* la « règle absolue du silence ». Ce n'est pourtant pas un trait du pythagorisme en tant que doctrine, mais plutôt une conséquence de la nature du savoir archaïque. La preuve en est qu'un opposant notoire à l'école pythagoricienne, et en son temps perçu à ce titre comme un marginal et un suspect, fut Héraclite, dit l'Obscur. Et indépendamment des difficultés liées au caractère parcellaire des textes d'Héraclite qui nous sont parvenus, l'obscurité de ses aphorismes est manifestement voulue : l'expression énigmatique est une façon de transmettre un secret tout en le retenant, peut-être pour affirmer une exigence accrue de *déchiffrement* de la vérité.

Toute la période initiale de la pensée antique a été marquée par ce règne parfois exclusif de la filiation, y compris dans les domaines où l'idéal de connaissance rationnelle interviendra le plus précocement. On pense évidemment en premier lieu à la médecine. On sait la place que tient la notion de secret dans le *Serment d'Hippocrate*, et l'inspiration pythagoricienne de ce texte où l'idée de confidentialité fait l'objet d'une insistance toute particulière. Or celle-ci n'est évidemment pas liée seulement à une exigence éthique, elle ne renvoie pas à ce que nous appelons à présent le *secret médical*. Elle se rattache au système de transmission de ce

⁶ Aristote prend toujours grand soin de distinguer, lorsqu'il en parle, Pythagore et « ceux qu'on appelle les pythagoriciens », parce qu'il est soucieux d'éviter de se prononcer sur la nature des liens qui les unissent. Dans la seule et unique référence directe que Platon fait à Pythagore, au livre X de la *République*, il n'est question que de « dévotion » et de « règles de vie partagées » pour « se distinguer du reste des hommes », ce qui évoque un lien mystique beaucoup plus qu'une relation d'enseignement. Sur le pythagorisme à la fois fermé sur lui-même et ouverts à l'universel, cf. notamment J.-F. Mattéi, *Pythagore et les pythagoriciens*, Paris, PUF, 2008.

⁷ Néoplatonicien de Syrie (245-325).

premier savoir grec qu'a été la médecine, transmission qui ne se faisait à l'origine que par *filiation*. L'enseignement médical, bien qu'organisé dans des *écoles*, comme celles de Crotone ou de Cyrène puis, celles de Cnide et Cos, était à l'origine entièrement « domestique », c'est-à-dire assuré par les pères au bénéfice de leurs enfants, au sein de véritables familles médicales, où l'« art » était transmis à la façon d'un héritage, dans la grande tradition de la descendance des Asclépiades, modèle parfait de filiation à tous les sens du mot. Et c'est seulement plus tard, en raison sans doute du nombre insuffisant des héritiers – car les Grecs ont inventé aussi l'idée de désert médical – quand l'exercice de l'art et son apprentissage furent par nécessité, ouverts à des *étrangers* à ces familles, quand il fallut assurer la pérennité du savoir médical et de la profession de médecin et les protéger d'une *rupture* désormais possible et redoutée, que fut rédigé le *Serment*, dont nous ne retenons plus maintenant que la signification déontologique. Malgré l'extraordinaire avancée de la rationalité qu'a été la médecine hippocratique, le *Serment* est issu d'un schéma antérieur à la naissance du couple maître-disciple et malgré sa teneur incroyablement innovante, qui défie aujourd'hui encore la modernité et la bioéthique⁸, il porte la marque des transmissions *initiatiques* antérieures.

Quoi qu'il en soit, nous voyons que contrairement à ce qu'on pourrait croire, il ne suffit pas qu'il y ait une transmission de savoir ou de savoir-faire, si élaborée soit-elle, pour qu'*ipso facto* il y ait un maître et un disciple. Un pur et simple héritage, un transfert à *l'identique* ne fait pas un disciple. Et il est significatif que la langue grecque n'ait même pas disposé, à l'âge classique, du vocabulaire nécessaire pour exprimer l'idée de maître et de disciple, alors que la Grèce avait inventé le savoir et la civilisation de la *paideia*, c'est-à-dire de l'éducation par la transmission du savoir, projet humaniste qui est encore le nôtre malgré les coups de boutoir de la mondialisation hyper-libérale contre l'école. Il aura fallu plus de temps pour nommer le *maître* et le *disciple* que pour installer, à travers la pratique de la philosophie, la relation particulière qui les a créés l'un par rapport à l'autre. La preuve de ce décalage du lexique est que *disciple* et *maître* sont des mots latins, par conséquent bien plus tardifs, *discipulus* et *magister*⁹. Il n'y a pas encore en Grèce de notion unifiée de ce que c'est qu'un *disciple*. *Disciple* se dit alors *mathétès*, celui qui apprend, ce qui renvoie à l'idée d'étude, celle qui est aussi dans *mathéma* – d'où les mathématiques, car les mathématiques, c'est à l'origine *ce qu'on étudie*. Et on fait le même constat à propos du maître : on dit *didaskalos*, celui qui enseigne quelque chose, le précepteur, mais dans une discipline déterminée. La notion de maître est éclatée en autant de termes qu'il y a de domaines d'enseignement : le *cithariste* pour la musique, le *pédotribe* pour la gymnastique, le *grammatiste* (*grammatistès*) pour la lecture et l'écriture. Aucun vocable cependant n'exprime la nuance magnifique qu'apporte le mot *maître* employé absolument, sans précision d'une spécialité, comme lorsqu'on dit *le maître, mon maître* – et c'est cette acception, évidemment, qui ce soir nous intéresse le plus.

Dans cet univers pré-philosophique, donc, ce qui brille par son absence, c'est l'idée d'un maître authentique, c'est-à-dire qui exerce une *influence* et non pas une *domination* technique, puisque comme chacun sait, il y existe sous le même nom deux modèles opposés de maîtres. Le latin fait très bien cette distinction que le français néglige, entre *magister*, le maître qui partage, le maître d'école, et *dominus*, le maître qui possède et donc qui commande, le maître du domaine. Le vrai maître ne *possède* pas les pensées de son disciple, au contraire il conduit le disciple à avoir *lui-même* des pensées – des pensées qui ne seront qu'à lui et qui diront peut-être non à celles du maître. C'est d'ailleurs au féminin que survit à présent ce sens originel de possession du mot *maître* : étymologiquement, la *maîtresse* est une femme qui possède les pensées de son amant, ou tout au moins qui le croit. Ce qui fait la différence essentielle entre

⁸ Cf. sur ce point J. Lombard, *Éthique médicale et philosophie, l'apport de l'Antiquité*, Paris, L'Harmattan, 2009.

⁹ *Discipulus* est surtout lié à son usage chrétien de *disciple du Christ*. Il y a une parenté entre le latin *discere*, apprendre, dont *discipulus* est issu, et le grec *didaskain* qu'on retrouve en français dans *didactique*. De la même façon, le *magister* latin qui a donné *maître* n'est pas sans rapport avec *magnus* et donc avec le grec *megas*.

dominus et *magister*, c'est que le maître qui possède, *dominus*, veut conserver son bien et demeurer le maître, alors que le *magister* travaille par définition à se rendre inutile à terme, à celui à qui il enseigne¹⁰. Le *magister* digne de ce nom est porteur de rupture et c'est précisément ce mouvement paradoxal de l'apparition d'un maître *tendant à sa propre disparition*, incitant à la rupture d'avec lui-même, qui intervient, nous allons le voir, avec la philosophie. Mais comment y a-t-il pu avoir un *premier maître* ? En d'autres termes, comment l'apparition d'une rupture a-t-elle pu se produire dans un système gouverné jusque-là par la filiation ?

Rupture et négation du savoir : apports du socratisme

Nous quittons donc l'acte I et nous entrons dans l'acte II, celui où apparaît la philosophie. Et là le scénario change radicalement. Socrate, dont tout le monde va se réclamer d'une façon ou d'une autre, dès le 5^{ème} siècle av. J.-C. et sans interruption jusqu'à aujourd'hui, Socrate, donc, tenez-vous bien, Socrate *n'est pas un maître*. Et c'est lui qui refuse à de nombreuses reprises et avec la dernière énergie cette qualification de maître, considérant qu'il ne transmet rien. Souvenons-nous, par exemple, de ses dénégations dans l'*Apologie de Socrate* de Platon¹¹, au détour d'un passage fameux où il se défend devant ses juges d'avoir jamais vendu son savoir : « je ne suis pas de ceux qui parlent quand on les paye et qui ne parlent pas quand on ne les paye pas », disait-il. Et il affirme alors : « des disciples, à vrai dire, je n'en ai jamais eu un seul », avant de préciser - mais c'est une forme de *précision vague* typiquement socratique : « si quelqu'un désire m'écouter quand je parle, quand je m'acquitte de ce qui est mon office [...] je n'en refuse le droit à personne ». Ceux qui considèrent de tels auditeurs comme étant mes disciples sont de vils calomniateurs, soutient Socrate. Là encore, si on vérifie les termes qui sont utilisés, on s'aperçoit que le maître que Socrate affirme ne pas être est bien désigné par le mot *didaskalos*, déjà cité, et que les disciples qu'il n'a pas eus sont bien dénommés *mathètas*. Et Socrate conclut en disant avec assurance : *mathéma mèté edidaxa*. Nous avons fait de grands progrès en grec depuis tout à l'heure, et rien qu'à l'oreille, nous comprenons sans difficulté la signification de cette formule incroyablement insistante. Car *mathéma mèté edidaxa* revient en pratique à dire quelque chose comme : *je n'ai jamais enseigné en tant que professeur des leçons portant sur des choses qu'on peut apprendre en étudiant*. Je n'exagère pas, je traduis littéralement et je souligne, tout au plus.

Et voilà sans doute la première formulation de la rupture sur laquelle va se construire la philosophie. À travers ce refus tonitruant d'être un maître s'accomplissent deux négations corrélées l'une à l'autre, la *négation du maître a priori* et la *négation d'une certaine forme de savoir constitué*, qui resteront des caractéristiques de la philosophie et plus largement de la pensée critique. Que signifient ces refus ? D'une part, qu'une vérité n'existe pas seulement par des discours conformes et par des rituels parfaits – comme c'était le cas jusqu'alors – mais par une démarche qui permet de la construire. Et d'autre part, que la fréquentation de ses concitoyens a montré à Socrate que ce sont les plus savants qui déçoivent le plus, comme si l'ignorance et l'incompétence étaient en proportion de la connaissance d'abord revendiquée. Or ces deux points sont étroitement liés. Le discrédit jeté sur le savoir tout fait et l'ignorance au moins affichée du maître vont de pair : l'ignorance qui aurait disqualifié le maître ancien qualifie d'une certaine façon le maître nouveau. Il s'agit pour Platon, de créer, indépendamment de la réalité historique de Socrate, un maître sur lequel une rupture pourra prendre appui et d'instituer l'ignorance comme port d'attache de toute traversée philosophique.

La dépréciation du maître est donc une étape indispensable et tous les moyens sont mis en œuvre pour y parvenir, et en premier lieu la fameuse *ironie* socratique. Plusieurs grands textes

¹⁰ Saint Augustin le dit de façon originale à propos des parents d'élèves dans le *De magistro* : « qui serait insensé au point d'envoyer son fils à l'école pour apprendre ce que pense le maître ? »

¹¹ Platon, *Apologie de Socrate*, 33 a-b.

de Platon et d'Aristote convergent sur ce point : l'*eironeia* est avant tout une attitude qui permet à Socrate de paraître inférieur à ce qu'il est, de passer pour superficiel, de feindre de donner raison à l'adversaire, en fin de compte de nier *ouvertement* le maître qui est en lui. Cinq siècles après, Épictète rapporte encore dans son *Manuel* comment Socrate se refusait à passer pour un maître : « quand des gens venaient à lui pour lui demander des les introduire auprès d'autres philosophes, il le faisait volontiers et il acceptait de bon cœur de n'être pas lui-même remarqué ». Son premier souci était de ne défendre aucune thèse, de ne répondre lui-même à aucune question. Aristote dira en parlant de lui : « Il prenait toujours le rôle de l'interrogateur » et « jamais celui du répondant, parce qu'il avouait ne rien savoir »¹². Si les *Dialogues* de Platon sont « la philosophie de tous les philosophes, la philosophie en personne », c'est parce qu'ils transmettent la philosophie en train de se faire, même pas assurée encore de sa possibilité ni de sa réalité : ils ne sont pas l'énoncé d'une doctrine et ce qu'on appelle le *platonisme* est en réalité l'œuvre du lecteur¹³. Ils sont les premiers textes à remplir la fonction caractéristique de tout texte philosophique, *changer celui qui le lit* - mais le lire c'est à chaque fois le réécrire, comme l'a fait Badiou avec *La République de Platon*¹⁴.

Mais pour en revenir à Socrate, en même temps qu'il pratique l'autodépréciation ironique, il fait entrer ses interlocuteurs dans son jeu et il les conduit au doute et à l'incertitude. Non seulement ceux qui parlent avec lui ne semblent rien apprendre, mais ils sortent de l'entretien en ne sachant même plus ce qu'ils avaient d'abord cru savoir. Seulement, ils ont vécu un moment de recul, de mise à distance de leur savoir réel ou prétendu, ils ont fait, sans même s'en apercevoir, l'expérience de la pensée, ils ont entrevu les vertus de l'interrogation. Ils ont vécu une rupture fondamentale : ils ont été *accouchés* par Socrate, l'homme qui n'est pas un maître mais qui dit faire le même métier que sa mère sage-femme, en l'appliquant à l'esprit. « J'ai au moins cet attribut qui est propre aux accoucheuses, dit Socrate dans *Théétète* : je suis impropre à la conception d'un savoir [...] Procéder aux accouchements, le dieu m'y force, mais il me retient d'engendrer »¹⁵. En d'autres termes, Socrate dit ceci : je *fais naître* des enfants, en l'espèce des *pensées*, j'aide à leur venue au monde, mais je n'en conçois pas et *a fortiori* je n'en élève pas de déjà nés, c'est-à-dire je ne *transmets*¹⁶ pas de savoirs tout faits, je ne vends pas de *prêt-à-penser*. Cette non-transmission est un nouveau mode de transmission.

La subordination de la filiation à la rupture : genèse d'une nouvelle transmission

Voilà en effet que se trouvent réunies les conditions à la fois du surgissement d'un autre type de savoir et corrélativement d'un autre type de maître. Car affirmer comme le fait Socrate sa propre imperfection, son propre inachèvement, sa prétendue incompetence même, c'est par avance faire mieux exister un disciple futur. Le célèbre « je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien » doit être compris aussi, en ce sens, comme une *promesse* : tout ce qui ramène le maître au rang de disciple offre du même coup au disciple, de façon paradoxale, un avenir *magistral*. Aucun savoir, au fond, n'est possible sans que soit posée d'abord une ignorance. Déjà le renversement est total au plan chronologique : le maître ne précède plus le disciple de la même façon. D'un côté, comme l'a finement montré Kierkegaard en parlant du socratisme, « être maître, ce n'est pas trancher à coup d'affirmations, ni donner des leçons à apprendre ;

¹² Aristote, *Réfutations sophistiques*.

¹³ Cf. sur cet aspect V. Descombes, *Le platonisme*, PUF, Paris, 1971, et M. Dixsaut, *Le naturel philosophe, essai sur les dialogues de Platon*, Vrin, Paris, 2001.

¹⁴ Alain Badiou, *La République de Platon*, Fayard, Paris, 2014. Rarement lecture et écriture d'un texte philosophique se seront autant superposées, confondues, mises à l'épreuve mutuellement.

¹⁵ Platon, *Théétète*, 150 c-151a.

¹⁶ Confucius dit : « Je transmets mais je ne crée point » (*Entretiens*, VII, 1), mais l'opposition entre les deux déclarations est loin d'être aussi nette qu'elle semble. La délimitation entre une sagesse et la philosophie passe sans aucun doute par une interprétation comparative approfondie de ces deux textes.

être maître, c'est être disciple ». Le véritable maître étant le *savoir*, le vrai maître est celui qui est le meilleur disciple du savoir, le plus zélé dans sa recherche. On voit très bien, alors, que l'apport de la philosophie à la reconstruction de la transmission été de *subordonner la filiation à la rupture* : car c'est à chacun, dit Socrate, de devenir philosophe ou non, parce que cela ne se transfère pas mais se conquiert par une sorte de rupture, éminemment individuelle. Rupture avec la foule, avec la cité, avec les apparences, avec les *a priori*, la crédulité, les conformismes, le monde de la soi-disant normalité. Devenir philosophe, c'est toujours prendre le risque de la marginalité¹⁷. Je n'insiste pas : les philosophes sont des gens un peu particuliers, c'est bien connu. Ils ne vous donnent jamais les réponses que vous attendiez, ils ne savent pas, ou ne vous disent pas ce qu'ils savent. Ils vous prennent à contre-pied. En plus, ils sont « tous les mêmes », comme on dit, alors qu'en en même temps il n'y en a pas deux semblables et qu'ils ne sont même pas d'accord entre eux.

Mais la plus grande rupture du philosophe est celle par laquelle il se sépare du maître, de sa doctrine, de son enseignement, de sa fréquentation, même. Il y a mille raisons à la rupture du disciple mais la principale est de se libérer d'une contrainte qui s'était d'abord exercée sur lui. Juste retour des choses : une première rupture a été imposée par le maître, qui inflige toujours une *violence initiale* en obligeant le disciple à soumettre les pensées faciles à la critique, à se séparer des certitudes confortables, à *regarder vers le haut*, disait Platon. Pensons à l'exemple donné dans le *Banquet*. Il faut absolument lire ou relire ces scènes où Socrate est devenu un maître inégalable aux yeux du bel Alcibiade parce qu'en refusant ses avances, il lui a permis de se représenter tout ce qui sépare le corps et l'âme, la « vision des yeux » et la « vision de l'esprit »¹⁸. Ce récit passionnant se trouve dans le *Banquet*, entre 218 b et 220 a. Alcibiade a passé la nuit allongé à côté de Socrate, espérant ses faveurs mais en vain et au petit matin il s'aperçoit qu'il a reçu en réalité une magnifique leçon de rupture d'avec le monde sensible, un précieux préalable à tout accès à l'intelligible, et il comprend qu'il est lié à Socrate d'un lien bien plus fort que celui du désir. Mais le plus beau texte sur la rupture est sans doute celui du livre VII de la *République*, qui évoque les douleurs qu'endurent les prisonniers de la *Caverne* du fait de leur libération même¹⁹. Il leur faudra du temps, il leur faudra une *conversion* pour arriver « à voir les choses d'en haut, les choses véritables » dit Platon. Autrement dit le disciple devient le maître quand le travail intellectuel et la mise en œuvre de la rationalité ont produit des effets irréversibles, car l'ascension qui est accomplie alors est sans rechute : « l'âme, dit encore Platon, aspire à demeurer là-haut »²⁰.

Maître et disciple : une construction philosophique

Avec Socrate apparaît ainsi un modèle absolu de transmission authentique, une construction philosophique sans précédent, *celle du maître par le disciple*²¹. Cette paradoxale antériorité *logique* du disciple par rapport au maître est en réalité une spécificité de tout commencement philosophique. Elle en est peut-être même le critère, car on la trouve dans toutes les traditions,

¹⁷ Socrate est reconnu comme *atopos*, c'est-à-dire étrange, insolite, extravagant, pas comme les autres, inattendu. Le mot *atopia* revient deux fois dans le *Banquet* et Alcibiade dit de Socrate qu'il a une « nature déroutante ».

¹⁸ Platon, *Banquet*, 219 a.

¹⁹ Platon, *République*, 515 c-516 a : « Envisage ce que serait le fait, pour eux, d'être délivrés de leurs chaînes, d'être guéris de leur déraison [...] Quand l'un de ces hommes aura été délivré et forcé soudainement à se lever, à tourner le cou, à marcher, à regarder du côté de la lumière, quand en faisant tout cela il souffrira, quand en raison de ses éblouissements, il sera impuissant à regarder des objets dont autrefois il voyait les ombres... ». Et un peu plus loin, ceci encore, sur la difficulté de la rupture : « ne penses-tu pas qu'un de ces hommes délivrés et qui aura été tiré de force estimerait les choses qu'il voyait avant plus vraies que celles qu'on lui désigne maintenant ? »

²⁰ Platon, *République*, 517.

²¹ En philosophie, les deux rôles de maître et de disciple être intervertis, dans l'intérêt même de la poursuite de la vérité. Ainsi, dans *Phédon*, après l'époustouflante analyse qu'il vient de conduire sur l'âme que plaisirs et peines « clouent au corps » ((83 d) Socrate dit à Cébés et Simmias « prenez-moi pour *second* à votre tour » ((84 e).

en Orient comme en Occident. Par exemple, dans les *Entretiens* de Confucius, la formule sacramentelle « *Le maître dit* », qui ouvre chaque alinéa, établit le règne d'un discours faussement direct où en réalité la présence du disciple est posée comme déterminante. La rédaction et la compilation des propos de Confucius ont été largement l'œuvre des disciples tout comme sur un autre plan Socrate a été construit d'abord par Platon et ensuite peu à peu et à l'infini par toute la philosophie – et ce soir encore nous essayons à notre façon de construire Socrate. Les disciples de Confucius comme ceux de Socrate donnent vie au maître et donnent *sens* aux *Entretiens*. Sans entrer dans le détail, on voit bien la signification emblématique de la douleur de Confucius à la mort de son disciple le plus aimé Yan Hui, bien plus jeune que lui²². « C'est ma propre mort que le ciel a voulue », s'exclame Confucius en larmes. Il y a en effet dans ce cri une sorte de crainte que le maître qui est en lui cesse d'être, faute de disciple pour le faire exister comme tel. Interprétation que me semble confirmer, juste après, ce mot de Confucius : « Hui me traitait comme un père mais je n'ai pas obtenu de le traiter comme un fils »²³. Les événements qui suivront la mort de Confucius lui-même, et que Jean Lévi, sous le titre révélateur « l'impossible transmission » a résumé en trois mots, *dispersion, trahison, dissensions* – chacun de ces mots énonçant une forme de rupture - montrent que la rupture a été, là comme ailleurs, la condition de la poursuite de l'enseignement du maître : transmettre un enseignement tel quel, c'est le figer, parce que l'extrême filiation génère un dogmatisme improductif. Et lui être infidèle, au contraire, c'est le faire vivre. On trouve au livre II des *Entretiens* de Confucius cet énoncé saisissant d'une synthèse parfaite de la rupture et de la filiation dans une transmission absolue : « Le maître dit : qui peut extraire une vérité neuve d'un savoir ancien a qualité pour enseigner »²⁴.

Transmission et négativité : la fonction philosophique du refus

La puissance de ce texte nous fait entrer dans le dernier acte. Acte III, scène I, donc. Changement de décor. Nous étions jusqu'ici en embuscade, à la charnière du premier maître et du premier disciple, afin d'observer la manière dont se produit le basculement entre les deux statuts. C'est aux origines de la philosophie que nous nous étions placés, afin d'essayer de profiter de la relative clarté des commencements. Mais une fois la philosophie en marche, dès la construction des dialogues de Platon dits *classiques*, succédant aux dialogues dits socratiques, dès que s'estompe la figure du maître²⁵, les choses sont tout de suite plus compliquées, avec la succession des doctrines, la divergence des interprétations, puis les rivalités d'écoles et toute une combinatoire entièrement nouvelle, car il y aura désormais des maîtres de maîtres et des disciples de disciples, et à l'infini. Filiations et ruptures vont s'entrecroiser dans un système qui à terme aura un effet fabuleux : donner pour maître à chaque philosophe non pas seulement tel ou tel mais la philosophie tout entière.

Aristote, d'abord. Acte III scène II. Aristote entré à l'âge de 17 ans à l'Académie de Platon y est resté presque vingt ans, jusqu'à la mort du maître en 347. Chargé d'enseignement quatre ans après son arrivée, il dispose à l'Académie d'un statut intéressant de *disciple-maître* où voisinent chaque jour rupture et filiation, au gré des activités du moment, des sujets traités et des auditeurs présents. Ses réticences à l'égard de la théorie des Idées donneront assez vite le signal à des désaccords qui vont se multiplier, mais Aristote critiquera les platoniciens en disant « nous »²⁶, comme si un art de la *belle rupture* avait été donné en héritage au disciple

²² Confucius, *Entretiens*, XI, 8 et 9.

²³ *Id.*, XI, 11.

²⁴ *Id.*, II, 11.

²⁵ Cf. sur ce point la note synthétique de F. Wolff dans *Socrate*, Paris, PUF, 1987, pp. 104-105.

²⁶ Platon lui-même, dans *La République*, critiquait respectueusement Homère en tant que poète : « il faut parler, disait-il, et pourtant une certaine tendresse que j'ai depuis l'enfance retient mes paroles »²⁶ – magnifique analyse, à propos d'Homère éducateur de la Grèce, de la persistance nostalgique d'une filiation.

en vue de son éloignement ultérieur. La transmission a été conçue comme une jonction de la filiation et la rupture, contenue et promue au rang de principe dans une formule d'Aristote qui est très vite devenue une devise de la rupture philosophique : *Platonis amicus, sed veritatis magis*, ce qu'on traduit par « Platon est mon ami, mais j'aime encore plus la vérité », mais qui signifie tout aussi bien : *pas de vraie filiation sans rupture, pas de vraie rupture sans filiation*.

Ce schéma de transmission incluant une insoumission à l'égard de ce qui est transmis - ou du moins une *liberté dans l'allégeance*, comme on l'a dit à propos de la *Lettre ouverte à Freud* de sa disciple Lou Andréas-Salomé - met en lumière que la philosophie possède une fonction de refus et un pouvoir infini de négativité. Et de fait, l'histoire de la philosophie peut se lire comme une série de rectifications et de renouvellements de concepts. Par exemple, Aristote refuse la mise à l'écart platonicienne de la connaissance par les sens et il institue *l'expérience* comme condition du développement de la science, modification qui va réaménager fondamentalement le champ philosophique²⁷. De même, dans ce qui serait la suite, acte III, scènes 3 et suivantes, surviendront d'autres grands refus : par exemple celui de Saint Augustin, au 4^{ème} siècle, de séparer la toute-puissance du Créateur et la liberté de la créature, celui de Descartes, au 17^{ème} siècle, de laisser la Révélation l'emporter encore sur la Raison. Puis le refus de Kant, à l'âge des Lumières, de « l'état de minorité où [l'homme] se maintient par sa propre faute »²⁸ (c'est le *sapere aude !*, « ose te servir de ton entendement », devise des Lumières), le refus de Bergson, à la fin du 19^{ème} siècle, d'un temps spatialisé au détriment de la *durée* créatrice.

Et plus près de nous le refus de Sartre de s'en tenir à une prétendue *essence* de l'homme face à la primauté de l'*existence*, d'où le nom d'*existentialisme* donné à l'extraordinaire grille de lecture contemporaine qu'est le système sartrien, réorganisant et réorientant à nouveau le territoire et la démarche de la philosophie²⁹. Toujours prête à dire *non*, du moins si on excepte quelques philosophes médiatiques au service du système³⁰, la philosophie n'est jamais « une chose inerte comme l'unité passive et déjà terminée du savoir », disait Sartre. Et comme en écho moderne à la mise en garde antique de Platon dénonçant les dangers de la transmission de contenus philosophiques déjà établis³¹, il avait adopté et mis en pratique, à l'époque où il enseignait au lycée du Havre, un principe de transmission par transgression : « la seule façon d'*apprendre*, disait-il, c'est de *contester* »³². Une philosophe de la modernité s'il en est, Hannah Arendt, a construit sa réflexion sur le refus en série des catégories de la philosophie politique et de la métaphysique classiques. On sait qu'elle avait mis en exergue d'un de ses textes majeurs l'aphorisme de René Char « notre héritage n'est précédé d'aucun testament »³³.

La démarche philosophique comporte en ce sens une *négativité* intrinsèque, un rejet des positivités et des consensus, un choix résolu des aléas de la pensée, un goût du risque devant la perpétuelle étrangeté du monde. Entre la filiation et la rupture, la philosophie suppose et maintient un équilibre instable en faveur de la rupture. Philosopher, ce n'est jamais s'emparer de pensées existantes, même si elles sont utiles pour relancer l'exercice de la raison, ce n'est pas *prendre la suite*, c'est *commencer soi-même*, c'est-à-dire se faire autant que possible à la

²⁷ Cf. *De anima* (III, 3, 427 a 17), où Aristote attribue à la sensation et à la perception un pouvoir de connaître. Platon avait exclu explicitement l'accès au savoir par les sens, par exemple dans le *Phédon*, 82 e-83 b.

²⁸ Kant, *Réponse à la question Qu'est-ce que les Lumières ?*, 1784, trad. Heinz Wisman.

²⁹ Sur cette question, cf. J. Lombard, *La démarche et le territoire de la philosophie, Six parcours exotériques*, Paris, L'Harmattan, 2014, notamment pp. 11 à 47.

³⁰ Cf. en ce sens la notion de *philosophe de service* dans R. Enthoven, *Le Philosophe de service et autres textes*, Paris, Gallimard, 2011.

³¹ Cf. *Phèdre*, notamment à partir de 275 d, et *Lettre VII*, 321 b sq.

³² Cf. l'intéressante analyse d'Annie Cohen-Solal dans *Jean-Paul Sartre*, Paris, PUF, 2005, pp. 55-66.

³³ Cf. H. Arendt, *La vie de l'esprit*, Paris, PUF, 1981, p. 237 : « Je me suis clairement rangée sous la bannière de ceux qui depuis pas mal de temps s'efforcent de démanteler la métaphysique ainsi que la philosophie et ses catégories ». René Char proclame que sans testament, lorsqu'aucun passé n'est assigné à l'avenir, on ne peut reconnaître la valeur des trésors. Les héritiers finissent par l'oublier, ouvrant la voie à toutes les tragédies.

fois maître et disciple, maître de soi et disciple de soi³⁴. Quel que soit le maître, remarquait en substance Descartes, il vient un moment où l'élève est tout seul. Et c'est alors que la véritable transmission commence, sans le maître, lorsque ce qu'il a légué est finalement repris, repensé, littéralement *recommencé*.

Le refus philosophique³⁵, qui est le troisième des grands refus de l'Antiquité, avec celui, de nature existentielle, qu'a fait Ulysse à Calypso et celui, éthique et politique, qu'Antigone a opposé à Créon et aux lois de la cité, a aussi d'autres fonctions, dont la modernité chaque jour retrouve le sens et éprouve le besoin. On voit bien que les dérives et les dangers d'aujourd'hui s'analysent plus que jamais en termes de filiation et de rupture. Une excessive prédominance de la filiation condamne à une transmission conformiste et finalement stérile. Pensons par exemple aux phraséologies dangereuses, aux nouveaux sophismes de la communication, à la multiplication des phénomènes sectaires, manifestation de modernité en apparence mais en réalité signe d'un retour archaïque à une tyrannie de la filiation où le *magister* se dégrade en *dominus* – dégradation qui substantiellement est aussi le principe du harcèlement publicitaire que subit l'homme moderne. Mais en sens inverse, l'envahissement de la rupture peut générer une dangereuse illusion de liberté.

Car nous connaissons aujourd'hui à la fois une *surenchère* et un *rejet* de la transmission. D'un côté, il nous faudrait toujours plus de maîtres, de *gourous*, de chamanes, de pourvoyeurs de sagesse en tous genres et de *coachs*, sans parler du système médiatique qui nous dit ce que nous devons penser et du *star-system* qui impose ses faux héros. Et à l'inverse, il y a une tentation sans limites de rupture avec le savoir, la culture et la tradition. *Plus de maîtres*, disait déjà un slogan de mai 68 placardé sur les murs de la Sorbonne, en réaction sans doute aux douleurs de la transmission. Hannah Arendt, que je citais à l'instant, dénonçait au contraire, dans *La crise de la culture*, le risque d'une exposition insuffisante au savoir et sa conséquence fatale, « *la brèche entre le passé et le futur* »³⁶. Elle a dit souvent : « la société de consommation détruit tout ce qu'elle touche ». Nous voyons en effet que c'est par une guerre que le 21^{ème} siècle a commencé, et une guerre sans merci entre deux protagonistes irréductibles : la transmission, qui est une *construction*, et la consommation, qui est une *destruction*³⁷.

³⁴ C'est pourquoi on ne peut *pas apprendre la philosophie* mais seulement *apprendre à philosopher* (Kant, dans *Annnonce de M. Emmanuel Kant sur le programme de ses leçons pour le trimestre d'hiver 1765-1766*).

³⁵ « Penser, c'est dire non », dit Alain dans *Propos sur les pouvoirs*, notant que « le signe du oui est d'un homme qui s'endort » et qu'au « contraire le réveil secoue la tête et dit non »³⁵(*Propos sur les pouvoirs*, n° 139 du 19 janvier 1924). Cf. d'autres analyses philosophiques du *non*, avec Bachelard en épistémologie (« on trouve la vérité en un véritable repentir intellectuel [...] on connaît contre une connaissance antérieure », dit *La formation de l'esprit scientifique*), ou avec Camus d'un point de vue existentiel (« je me révolte donc nous sommes »)...

³⁶ Cf. sur cette question J. Lombard, *Hannah Arendt, éducation et modernité*, L'Harmattan, Paris, 2003.

³⁷ Cette problématique et celle du *divertissement de masse* sont analysées par Jean - Louis Harouel dans son essai magistral *Culture et contre-culture*, PUF, Paris, 1994.